

Sous la direction de
J. CARRÉ et J.-P. RÉVAUGER

ÉCRIRE LA PAUVRETÉ
Les enquêtes sociales britanniques
aux XIX^e et XX^e siècles

Éditions L'Harmattan
5-7, rue de L'École-Polytechnique
75005 Paris

Introduction : Aux sources du Welfare

Jacques Carré et Jean-Paul Révauger

Le présent ouvrage vise à faire connaître au public français les grandes enquêtes sociales britanniques sur la pauvreté, qui, depuis deux siècles, constituent une forme d'expression majeure de la sociologie britannique. Certes, les Anglais n'ont pas véritablement inventé l'enquête sociale, et dès la fin du XVIII^e siècle, on trouve un peu partout en Europe les signes d'un intérêt pour la statistique et la compilation de faits sociaux. La France, quant à elle, peut se targuer d'avoir vu paraître ses premières grandes enquêtes presque au même moment que celles d'un Chadwick ou d'un Farr : l'ouvrage de Parent-Duchâtelet sur ce qu'il appelle « l'hygiène publique » paraît en 1836, celui de Villermé sur les ouvriers du textile en 1840¹. Et certains des premiers ouvrages français sur la pauvreté se sont même attachés à des comparaisons entre la France et la Grande-Bretagne, comme celui de Buret sur *La misère des classes laborieuses en Angleterre et en France*, paru aussi en 1840². Pourtant, il est indéniable que par leur ampleur, par leur variété, par leur originalité et aussi par leur impact sur les dirigeants politiques et sur le grand public durant près de deux siècles, les enquêtes britanniques constituent une sorte de monument incontournable de la pensée sociale européenne, qui est malheureusement resté pratiquement inaccessible en traduction française³.

La simple lecture des titres des grandes enquêtes sociales britanniques (cf. la bibliographie à la fin de ce volume) fait apparaître que sous ce label on trouve des ouvrages très divers, allant de compilations statistiques presque sans commentaires (voir les rapports annuels de la Poor Law Commission) aux transcriptions d'entretiens avec les personnes interrogées (Mayhew), jusqu'aux récits journalistiques à sensation ou à finalité polémique (Sims). En outre, de nombreuses enquêtes s'intéressent

¹ Parent-Duchâtelet, A.J.B. *Hygiène publique ou mémoires sur les questions les plus importantes de l'hygiène appliquée aux professions et aux travaux d'utilité publique*. Paris, 1836, 708 p. ; Villermé, L.R. *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*. Paris, 1840, 2 vol.

² Buret, E. *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France ; de la nature de la misère, de son existence, de ses effets, de ses causes et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui a opposés jusqu'ici ; avec l'indication des moyens propres à en affranchir les sociétés*. Paris, 1840, 2 vol.

³ La bibliographie en fin de volume signale les très rares traductions partielles.

principalement aux systèmes publics et privés d'assistance, qu'elles tentent d'évaluer avant d'offrir des recommandations de réforme. C'est le cas dès 1834 avec le rapport sur l'ancienne Loi sur les pauvres, ainsi que, plus récemment, avec le rapport de la commission royale d'enquête de 1909 et le rapport Beveridge de 1942. Pauvreté et assistance sont indissociables dans les enquêtes, dans la mesure où la pauvreté, inévitablement, n'intéresse les enquêteurs que dans la perspective de son atténuation, voire de son extinction.

Si l'on s'intéresse aux auteurs mêmes des enquêtes, on trouve aussi une grande diversité. Il faut d'abord distinguer les enquêtes réalisées sous l'égide du Parlement britannique par des députés, des pairs d'Angleterre ou des fonctionnaires du gouvernement, avec le plus souvent le concours de fonctionnaires locaux de l'assistance publique. Les enquêtes de ce genre, rédigées dans un style impersonnel et (surtout au XIX^e siècle) légèrement pompeux, s'affichent comme un discours éminemment bien informé, digne de foi autant en raison de la respectabilité de leurs auteurs que l'abondance écrasante de l'information. Le rapport d'enquête sur la santé publique réalisé en 1842 sous la direction d'Edwin Chadwick, et généralement connu sous le nom de *Sanitary Report*⁴ est tout à fait typique de ce type d'ouvrage.

L'on trouve d'autre part, à partir du milieu du XIX^e siècle, des enquêtes réalisées par des journalistes et publiées jour après jour, ou semaine après semaine, dans la presse, puis réunies en volume par la suite. Le plus célèbre (et le plus volumineux) de ces ouvrages est celui de Henry Mayhew, étudié dans ce volume par Roland Pelurson. Journaliste de talent, Mayhew commença en 1849 la publication d'une série d'articles sur la population pauvre de Londres dans le *Morning Chronicle*. Plus tard, cette série initiale fut considérablement augmentée (y compris avec le concours d'autres auteurs), publiée en fascicules, et enfin sous forme de volumes, l'édition définitive comportant quatre gros in-4^o⁵. Dans sa préface, l'auteur souligne à quel point sa méthode et son style diffèrent de ceux des enquêteurs parlementaires :

On jugera peut-être que ce livre est intéressant parce qu'il tente pour la première fois de recueillir l'histoire d'un peuple de la bouche même du peuple — en donnant une description littérale de leur labeur, de leurs revenus, de leurs difficultés et de leurs souffrances, avec le langage sans apprêt qui leur est propre ; et de décrire l'état de leurs maisons et de leurs familles à partir d'une observation personnelle des lieux, et d'une

⁴ P.P. Lords, 1842 (XXVI). *Report (...) on an Inquiry into the Sanitary Condition of the Labouring Population of Great-Britain*. Rééd. : Edimbourg : Edinburgh University Press, 1965, (éd. M.W.Flinn) 443 p.

⁵ Mayhew, Henry. *London Labour and the London Poor*. Éd. définitive, Londres, 1861-62, 4 vol.

Mayhew donne au lecteur (à tort ou à raison) l'impression de lire des fragments bruts d'entretiens, grâce à l'utilisation d'une langue argotique ou incorrecte et à la transcription des accents cockney ou irlandais, par exemple. Cette tradition de « reportage social » sera continuée durant tout la seconde moitié du XIX^e siècle, avec notamment les enquêtes de Godwin, de Hollingshead, de Mearns, de Sims. Leurs ouvrages étaient souvent illustrés de gravures montrant par exemple les conditions misérables de logement, comme dans la série sur l'habitat des pauvres à Londres publiée en 1853 dans *The Builder* ⁷. Certains enquêteurs du XX^e siècle, comme G. Orwell et G. Moorhouse, doivent beaucoup à cette tradition journalistique du reportage social, malgré le caractère peut-être moins systématique de leurs enquêtes⁸.

En outre, on trouve d'un bout à l'autre du XIX^e siècle une tradition d'enquêtes individuelles, réalisées sous la direction d'un seul homme et rédigées par lui seul. De Frederick Morton Eden, dont l'ouvrage date de 1797, et James Kay-Shuttleworth (1832) à Charles Booth et Benjamin Seebohm Rowntree, à l'extrême fin du siècle, on trouve en Grande-Bretagne le même type d'enquêteur appartenant à la bourgeoisie aisée et se disant soucieux d'apporter des éléments d'information impartiaux aux dirigeants du pays. Eden, par exemple, se compare aux « casseurs de pierre », aux « porteurs d'eau »⁹ qui font un travail obscur mais indispensable. Kay-Shuttleworth précise que son but est d'informer les membres des classes supérieures qui, trop souvent, ignorent les conditions de vie des travailleurs des villes. Selon lui, ni l'aristocratie, ni la petite noblesse, ni même les négociants des villes ne connaissent leur situation¹⁰. En tant que médecin, il connaît bien les ravages de la maladie et de la misère, et estime qu'en diffusant l'information, il contribuera à apaiser les conflits sociaux dont sa ville, Manchester, était notamment le théâtre. Cet auteur, nous semble-t-il, est typique de l'ensemble des enquêteurs individuels de l'époque victorienne : leur implication dans la recherche sur la société est motivée fondamentalement par la volonté de donner un rôle d'arbitre ou d'intercesseur à la bourgeoisie éclairée.

⁶ *Op.cit.*, I, préface.

⁷ L'ensemble fut publié en volume en 1854 sous le titre *London Shadows : A Glance at the "Homes" of Thousands*.

⁸ G. Orwell. *The Road to Wigan Pier* (Londres, 1937) ; G. Moorhouse. *Britain in the Sixties : the Other England* (Harmondsworth, Penguin Books, 1964) ; voir aussi P. Harrison, Paul. *Inside the Inner City, Life under the Cutting Edge* (Harmondsworth, Penguin Books, 1983).

⁹ F.M. Eden. *The State of the Poor*. I, Londres, 1797, p.xxix.

¹⁰ J.P. Kay-Shuttleworth. *The Moral and Physical Condition of the Working-Classes Employed in the Cotton Manufacture in Manchester*. Londres, 1832, p.8-9.

Hollingshead, dans les années 1860, mettra en avant de la même façon le rôle essentiel joué par cette classe sociale : il affirmera que, parmi les gens respectables, seuls les membres de quelques rares professions ont vraiment vu vivre les pauvres :

Tout un pan de vie grouillante et souterraine de Londres n'est connu que des pasteurs les plus dévoués, de quelques médecins et d'un petit nombre de fonctionnaires paroissiaux. Cette vie se cache dans des recoins obscurs, en retrait des avenues animées, et peu de gens connaissent son existence, ou se soucient de la traquer.[...] Son histoire, quand on la rapporte de manière véridique, est presque totalement dépourvue de pittoresque, d'attrait ou de variété ¹¹.

On voit là aussi une réaction contre le reportage social à la Mayhew, à qui l'on pouvait effectivement reprocher son goût pour l'anecdote savoureuse et le détail visuel attrayant pour le lecteur, et une affirmation du sérieux et du rôle social de l'enquêteur, qui sera reprise durant toute la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Le quatrième type d'enquête sociale victorienne est constitué par des ouvrages courts et polémiques, destinés à faire pression sur les dirigeants politiques, dans des circonstances précises, en vue d'obtenir telle ou telle législation. Souvent rédigés par des journalistes et publiés initialement dans des périodiques, ces textes généralement brefs, cherchant souvent à faire sensation, brillent moins par l'abondance ou la qualité d'une information rassemblée hâtivement, que par la force de persuasion de l'argumentation générale. Le premier en date, *The Book of the Bastilles* (1841), est, plutôt qu'une véritable enquête, un recueil horrifique de témoignages (d'origine parfois douteuse ou obscure) sur le sort fait aux pauvres après le vote de la nouvelle loi d'assistance de 1834, et notamment sur les conditions de vie dans les asiles récemment réorganisés (les notoires *workhouses*). Œuvre de G.R. Wythen Baxter, publiciste conservateur, l'ouvrage reprenait les accusations d'inhumanité lancées par la presse Tory contre le nouveau système. Dans les années 1880, plusieurs ouvrages polémiques furent aussi publiés sous couvert d'enquête sur la pauvreté. Il faut d'abord citer celui de William Booth, le fondateur de l'Armée du Salut, *In Darkest England and the Way Out* (1890). L'objectif du livre (écrit avec l'aide du journaliste W.T. Stead) est de réveiller les consciences chrétiennes devenues indifférentes à l'aggravation de la misère sous l'effet de la crise économique : « Quel scandale, pour notre christianisme et notre civilisation, que l'existence de ces colonies de païens et de sauvages au cœur de notre capitale attire si peu

¹¹ J.Hollingshead. *Ragged London in 1861*. (éd. A.S.Wohl) Londres, Dent, 1986, p.7.

d'attention !»¹². C'est clairement au pouvoir politique que s'adressèrent, en revanche, Andrew Mearns et ses collaborateurs lorsqu'ils publièrent leur brève enquête¹³ dénonçant en termes parfois crus la misère abjecte régnant dans certains taudis londoniens. On estime généralement qu'elle contribua à la création en 1884 d'une commission parlementaire sur le logement des classes laborieuses — qui publia elle-même un rapport détaillé. Et l'effet cumulatif de toutes ces enquêtes, à moyen terme, fut l'acceptation progressive de l'idée de logements municipaux. Il ne faut donc jamais oublier que beaucoup d'enquêtes jouèrent en quelque sorte un rôle politique, en suscitant des mouvements d'opinion et en hâtant l'acceptation de telle ou telle législation.

Cette brève présentation des différents types d'enquêtes sociales britanniques sur la pauvreté montre qu'elles offraient une diversité d'objectifs, de méthodes et de styles, et par conséquent pourrait laisser planer un doute sur l'unité du genre. Il est donc nécessaire d'examiner les conditions de leur apparition et de leur évolution pour comprendre leur unité profonde, qui est due à leurs attaches avec une bourgeoisie éclairée, fière de ses compétences, confiante dans la validité de ses options (si variées qu'elles aient pu être) et désireuse d'influer directement ou indirectement sur la gestion des affaires publiques.

Pourquoi cet enthousiasme des Britanniques pour l'enquête sociale dès le début du XIX^e siècle ? On peut penser qu'il résulte, initialement du moins, de l'application d'une philosophie politique et d'une méthodologie scientifique à une situation sociale exceptionnelle. La combinaison des effets de la révolution industrielle avec ceux des guerres contre la France révolutionnaire et impériale avait créé une situation sociale potentiellement explosive. Tout bougeait en Grande-Bretagne durant ces premières décennies : non seulement la population s'accrut de manière exceptionnelle, mais elle fut déstabilisée par les migrations vers les villes, les changements de métier, les crises économiques passagères. Quant aux élites dirigeantes traditionnelles, elles se trouvèrent en butte aux critiques des radicaux et des utilitaristes qui prêchaient tous, de diverses manières, la modernisation des méthodes de gouvernement et d'administration. La pauvreté, même si elle ne s'accroissait pas en pourcentage de la population, devenait plus visible, notamment sur la scène urbaine, et aussi plus coûteuse pour le vieux système d'assistance publique. Elle apparut désormais comme un enjeu politique majeur, à la fois parce qu'elle semblait pouvoir troubler l'ordre établi, et parce qu'elle n'était plus considérée comme une chose normale et inévitable.

¹² W. Booth. *In Darkest England and the Way Out*. Londres, 1890, p.16.

¹³ A. Mearns. *The Bitter Cry of Outcast London, An Enquiry into the Condition of the Abject Poor* (1883).

Toutefois, ce contexte social, économique et politique du début du XIX^e siècle ne va se révéler très favorable au développement de recherches sur la nature et les causes de la pauvreté que parce qu'il coïncide avec l'influence grandissante de la philosophie utilitariste sur les dirigeants du pays. Le courant utilitariste, dont le prophète fut Jeremy Bentham, critique les pesanteurs de la tradition, voire l'archaïsme de certaines institutions en Grande-Bretagne, et appelle à une rationalisation des méthodes de gouvernement. Il vise, plus précisément, à fonder le gouvernement et l'administration du pays sur la science plutôt que sur la coutume. Et il souligne qu'une science nouvelle, celle de l'économie politique, récemment illustrée par Smith, Malthus et Ricardo, peut fournir une aide singulière aux dirigeants dans la définition de leur politique. Idéalement, ces derniers doivent constamment mettre leur politique en conformité avec les lois d'airain de cette science. Les enquêtes sociales — du moins celles qui étaient placées sous la responsabilité du Parlement — furent donc très largement destinées à apporter des justifications «scientifiques» à l'action politique, grâce aux révélations qu'elles ne manquaient pas d'apporter sur les réalités sociales.

La technique de la statistique, d'autre part, déjà développée en Allemagne au XVIII^e siècle, allait justement servir le projet utilitariste de développement d'une science sociale. Les statisticiens s'attachèrent d'abord aux questions démographiques (le premier recensement officiel de la population en Grande-Bretagne date de 1801) et au commerce extérieur (le bureau de statistique du ministère du commerce fut créé en 1832). En dehors des organismes officiels de statistique se développa tout un réseau de sociétés de statistiques provinciales¹⁴, qui firent beaucoup pour définir l'esprit des enquêtes sociales britanniques. Ces sociétés, comme le souligne M.J. Cullen¹⁵, s'attachèrent à élaborer des «statistiques morales», portant principalement sur la criminalité, l'éducation et la pratique religieuse. Elles étaient aux mains d'une nouvelle bourgeoisie, acquise aux idées utilitaristes tout en restant imprégnée d'humanitarisme chrétien, soucieuse de progrès économique et social, et avant tout désireuse de se concilier la coopération des classes laborieuses.

Les premières enquêtes sociales britanniques du XIX^e siècle se placent donc sous le signe de l'ambiguïté, voire de la contradiction. D'une part, les enquêteurs disent pratiquer une méthode expérimentale, donc inductive, rassemblant des faits permettant d'ébaucher une théorie. Et d'autre part, les enquêteurs, nourris de la science nouvelle de l'économie politique, en sont

¹⁴ Les premières sociétés de statistiques anglaises furent celles de Manchester (1833) et Londres (1834).

¹⁵ M.J. Cullen. *The Statistical Movement in Early Victorian Britain : the Foundations of Empirical Social Research*. Hassocks, The Harvester Press, 1975, p.65.

les prisonniers, et cherchent surtout à trouver dans les faits une confirmation de ses principes, notamment celui de la non-intervention de l'État dans les domaines économique et social. Ce genre de contradiction se lit clairement dans la première grande enquête parlementaire ¹⁶, qui précéda la mise au point de la nouvelle Loi d'assistance aux pauvres en 1834, et fut placée sous la responsabilité d'utilitaristes comme Nassau Senior, professeur d'économie politique, et Edwin Chadwick, ancien secrétaire de Bentham. A l'évidence, les enquêteurs étaient pleins de préjugés à l'égard de l'ancien système d'assistance aux pauvres, et, tout en fournissant dans les volumineuses annexes du rapport d'enquête des éléments d'information objectifs, ils ont choisi, dans le rapport proprement dit, d'opérer un filtrage des témoignages qui leur a permis de dresser un constat d'échec de l'ancienne loi. Corrélativement, les enquêteurs n'ont eu de cesse de mettre en avant les cas où l'aide à domicile était réduite ou supprimée, et où les nécessiteux ne recevaient d'assistance que dans des asiles à régime disciplinaire marqué. Le choix hautement subjectif de témoignages favorables aux utilitaristes affaiblit à l'évidence l'intérêt documentaire de l'entreprise.

Durant tout le XIX^e siècle, cette ambiguïté dans les objectifs réels des enquêtes parlementaires sur la pauvreté a perduré, même si le parti-pris idéologique des enquêteurs n'a jamais été aussi marqué que dans le rapport d'enquête de 1834. En 1888, par exemple, le rapport de la Chambre des Lords sur le fonctionnement de l'assistance, qu'étudie John Jacobs dans le présent volume, reprend les vieilles mises en garde datant d'un demi-siècle contre la «démoralisation» des pauvres par l'excès d'assistance ; dans le même temps, il décrivait par le menu la détresse des chômeurs. Quant aux rapports annuels des organismes chargés de l'assistance aux pauvres (successivement la Poor Law Commission, de 1834 à 1847, puis le Poor Law Board, de 1847 à 1871) ils ont régulièrement reflété, au moins dans leurs conclusions, les choix stratégiques de leurs dirigeants, malgré leur prétention à l'impartialité scientifique dont l'étalage de chiffres se voulait le garant. Au début de notre siècle, cependant, une commission d'enquête parlementaire a eu le mérite de reconnaître que des interprétations divergentes des faits décrits pouvaient être faites, et même publiées : la Commission d'enquête royale sur la loi d'assistance et sur le soulagement de la misère, réunie en 1905, a finalement publié en 1909 deux rapports soumettant des recommandations différentes au gouvernement. Le rapport majoritaire (signé, entre autres, par Octavia Hill) recommandait la maintien de la loi d'assistance de 1834, et la coopération étroite entre philanthropie privée et assistance publique ; le rapport minoritaire (signé

¹⁶ P.P. 1834 (XXVII). *Report of the Royal Commission on the Poor Laws*. Rééd. : Harmondsworth, Penguin Books (éd. S.G. & E.A.O. Checkland) 1974, 518 p.

par Beatrice Webb) prêchait au contraire l'abrogation de la vieille loi, et la formation de commission d'experts dans les différents domaines de l'assistance pour organiser celle-ci de manière professionnelle.

Même s'il ne fait guère de doute que les rapports d'enquête parlementaires britanniques sur la pauvreté ont été des instruments de pouvoir, ils ont eu néanmoins le grand mérite d'alerter l'opinion publique sur un grand nombre de problèmes sociaux, grâce à leur multiplicité et à leur richesse d'information. Il est intéressant à cet égard d'évoquer la manière dont l'information ainsi rassemblée a été connue du grand public. La diffusion de l'information qu'ils contenaient s'est faite essentiellement par l'intermédiaire de la presse quotidienne et des périodiques intellectuels, qui rendait compte souvent de manière détaillée du contenu des grands rapports. La diffusion des rapports eux-mêmes a bien sûr été restreinte. Leur lecture était souvent rébarbative, en raison de la profusion d'information chiffrée, du caractère répétitif des témoignages, et aussi de l'énormité des volumes. Mais l'on doit tout de même souligner que le tirage des rapports concernant la pauvreté a été régulièrement supérieur à celui des autres publications parlementaires. Quelques-uns des rapports d'enquête ont même connu des tirages non négligeables. Chadwick, qui avait un sens aigu de la publicité, fit immédiatement réimprimer le *Sanitary Report* de 1842¹⁷ sous la forme plus maniable d'un in-4°, et affirma que dès le mois de juillet 1842, « plus de 20 000 exemplaires avaient été vendus »¹⁸. En outre, il en fit adresser des exemplaires gratuits à tout ce qui comptait dans le monde de la politique, de l'administration et de la presse, afin de démultiplier l'effet d'information. Des éditoriaux et des comptes rendus nombreux parurent dans la presse. Quant au double rapport parlementaire de 1909, cité plus haut, il fut tiré à 10 000 exemplaires¹⁹.

Les enquêtes sociales rédigées par des journalistes, qui se sont multipliées en Grande-Bretagne à partir du milieu du XIX^e siècle, ont incontestablement eu un impact encore plus grand. Grâce à leur mode de publication initial dans la presse, elles ont mis l'information à portée d'un grand nombre de lecteurs. Il est intéressant de constater que leurs auteurs insistèrent souvent sur leur volonté de ne pas imiter les rapports parlementaires. Leurs écrits, selon eux, visaient à compléter (ou même à rectifier) l'information souvent aride fournie par ces derniers, et en même temps à présenter l'information sur la pauvreté d'une manière

¹⁷ P.P. Lords, 1842 (XXVI). *Report (...) on an Inquiry into the Sanitary Condition of the Labouring Population of Great-Britain*. Rééd. : Edimbourg, Edinburgh University Press, 1965, (éd. M.W.Flinn) 443 p.

¹⁸ Lettre à Lord Brougham, 24 juillet 1842, citée par Flinn, éd.cit., p.55.

¹⁹ Nous remercions Goulven Guilcher de nous avoir aimablement communiqué de précieux renseignements sur les tirages des publications parlementaires.

complètement différente. Non seulement les enquêteurs journalistes critiquent le caractère abstrait et chiffré des rapports parlementaires, mais ils inventent un autre mode de représentation de la pauvreté, qui évoque irrésistiblement la technique romanesque d'un Dickens. Ce genre de récit est souvent constitué de transcriptions d'entretiens, de brèves biographies des témoins, de descriptions faisant une part plus ou moins large au détail misérabiliste ou sensationnel. L'implication émotionnelle du lecteur est la règle dans ces ouvrages, où les auteurs savent habilement susciter la sympathie larmoyante ou la réprobation horrifiée. L'imaginaire du lecteur est sollicité, tout comme ses sympathies et ses répulsions secrètes, et l'enquêteur peut avoir tendance à ménager des effets plutôt qu'à se faire le fidèle témoin de ce qu'il a vu et entendu. Le rapport d'enquête journalistique devient ainsi une sorte de sous-genre littéraire, qui a ses lois et ses codes de lecture. Il a aussi parfois, tout comme les rapports parlementaires, ses implications idéologiques ; mais la complexité du vécu et la richesse du détail le rendent parfois, comme dans le cas de Mayhew, susceptible d'interprétations multiples. Au tournant du XX^e siècle, le récit romancé, puis le roman ²⁰, prennent significativement la relève de ces enquêtes journalistiques, comme si la représentation de la pauvreté vécue était devenue insupportable au lecteur désormais insensible à la morne litanie de la misère, comme si la pauvreté était devenue une expérience trop lointaine et trop marginale pour le lecteur des classes moyennes.

Le lecteur véritablement soucieux de connaître la condition des pauvres d'une manière plus factuelle put cependant, à la fin du XIX^e siècle, se tourner vers des travaux à prétention scientifique, comme ceux de Charles Booth et de Benjamin Seebohm Rowntree, qui ont souvent été salués comme les premiers ouvrages de sociologie britanniques. L'enquête de Charles Booth a des allures de travaux d'Hercule, quand on songe qu'elle occupa près de quinze années de sa vie et aboutit à une publication en 17 volumes ²¹. Ce bourgeois libéral, fils d'un négociant aisé de Liverpool, est devenu célèbre pour avoir défini un « seuil de la pauvreté » (fixé à un peu plus d'une livre sterling par semaine pour une famille moyenne), au-dessous duquel une vie décente n'était pas possible. Il avança que 30% environ de la population londonienne vivait au-dessous de ce seuil, et définit quatre catégories de pauvres d'après des critères assez subjectifs de moralité, de mode de vie, et de rapport au travail (ou au chômage). Des cartes en couleur des différents quartiers de Londres tentaient même de

²⁰ Voir par exemple Arthur Morrison, *A Child of the Jago* (1897), Jack London, *The People of the Abyss* (1902) et Stephen Reynolds, *A Poor Man's House* (1909).

²¹ Booth, Charles. *Life and Labour of the People in London*. Éd. définitive, 17 vol., Londres, Macmillan & Co., 1902-1903.

présenter visuellement leur répartition géographique. Ce genre de classement est aujourd'hui critiqué pour son caractère impressionniste, et aussi pour l'importance exagérée donnée aux critères moraux.

L'œuvre de Rowntree, en revanche, semble mieux avoir résisté aux critiques de type méthodologique. Ce membre d'une famille de fabricants de chocolat de York, très influencée par les valeurs de la secte Quaker, comme le souligne Robert Griffiths dans un chapitre de ce livre, a eu le mérite de définir le concept de pauvreté « secondaire » : celle-ci résulterait non pas d'une insuffisance absolue des ressources, mais plutôt d'une mauvaise gestion de ces ressources ne permettant pas d'assurer les besoins vitaux de la famille. D'après son enquête, conduite auprès de l'ensemble de la population ouvrière (et non auprès d'un échantillonnage, comme ses prédécesseurs), 18% de la population de la ville vivait en 1899 dans cette situation. A sa suite, A.L. Bowley et d'autres sociologues professionnels multiplièrent des enquêtes solides sur les classes laborieuses d'autres villes britanniques.

Au seuil de la Première Guerre mondiale, le genre de l'enquête sociale britannique pouvait donc sembler avoir atteint une sorte de maturité. Les groupes sociaux étudiés étaient désormais mieux ciblés ; les outils d'analyse, à défaut d'être complètement fiables, étaient désormais multiples et utilisés en corrélation ; les recommandations simplistes et le goût du sensationnel avaient disparu de leurs pages. Et pourtant, tous ces progrès apparents ne peuvent dissimuler les faiblesses récurrentes du genre tel qu'il fut pratiqué en Grande-Bretagne jusqu'au début de notre siècle : le moralisme envahissant des premiers enquêteurs victoriens était à peine atténué, bien que parfois mis en sourdine — on le retrouve jusque dans le rapport minoritaire de 1909, pourtant rédigé par des intellectuels progressistes comme Beatrice Webb ; la pauvreté y reste ainsi largement perçue en termes de mentalités et de modes de vie. A l'évidence, les enquêteurs britanniques du XIX^e siècle refusent obstinément d'étudier les problèmes sociaux dans un contexte économique plus large : l'étude des ressources des pauvres reste le plus souvent absente ou superficielle. Les enquêteurs ne tiennent guère compte de la récurrence des crises économiques, encore moins du rôle que joue le chômage dans le système capitaliste. C'est évidemment là une faiblesse méthodologique qui limite la portée de leurs conclusions, et que certains enquêteurs de notre siècle comme Titmuss et Beveridge tenteront de surmonter.

Au XX^e siècle, l'étude des enquêtes sociologiques permet surtout de répondre à la question majeure que se posent tous les observateurs de la politique sociale : comment le pays de l'empirisme, du pragmatisme, a-t-il pu léguer au monde le concept de Welfare ? On sait que c'est le Prussien Bismarck qui a le premier mis en place une politique de couverture sociale, mais l'opposition traditionnelle entre système bismarckien et

système beveridgien structure encore toute analyse de la protection sociale²². Celle-ci met clairement en lumière le caractère réellement prométhéen et révolutionnaire de la conception britannique, ce qui n'est pas une mince cause de surprise, au pays du gradualisme et du réformisme.

En effet, là où le système bismarckien se contente de traiter les problèmes au coup par coup, de cibler les aides, de repérer les catégories à risques, le système beveridgien, au contraire, prétend assurer une couverture universelle offerte à l'ensemble de la population, qui contribue selon ses moyens par le biais des contributions de sécurité sociale et de l'impôt, mais qui est censée recevoir des prestations qui ne sont nullement liées au niveau de sa contribution, selon un principe égalitaire. Bien sûr, il s'agit là d'un principe général, d'une vision, et l'on sait qu'en réalité le principe d'universalité ne fut que partiellement appliqué dans l'État-Providence défini par les travaillistes en 1945-51. Le niveau des prestations universelles est maintenu délibérément bas, dès les années 1950, de façon à éviter des transferts sociaux. Des prestations nouvelles, ciblées, bismarckiennes dans leur principe, sont inventées de façon à parer au plus pressé. Alors que les allocations chômage, par exemple, ou « familiales » (les Britanniques n'ont pas l'obsession française de la politique familiale et préfèrent parler d'allocation pour enfant) restent désespérément basses, on invente une allocation pour aider les personnes âgées à se chauffer en hiver, on règle directement le loyer des chômeurs. Le caractère redistributif du système sera évidemment bien limité. De nombreuses études réalisées dès les années 1950 montrent qu'au contraire les classes moyennes utilisent plus facilement les services publics que les populations pauvres : la difficulté de trouver son chemin dans le dédale administratif, l'effort que représente pour quelqu'un qui est issu de la classe ouvrière le fait de s'adresser à un médecin ou à un administrateur du système scolaire — et a fortiori d'obtenir d'eux un soutien ou un passe-droit — font que l'accès au Welfare reste inégal même pendant les années fastes. Ceci a été amplement démontré par des illustrateurs et ardents partisans du principe universel, comme Richard Titmuss²³. Ce n'est pas une mince ironie de l'histoire que ces critiques portant sur les imperfections et les limites du système, mettant en lumière la force d'inertie de la structure de classe britannique, aient été utilisées par les ennemis de toujours de l'idée beveridgienne que sont les conservateurs britanniques. A partir des années 1974-1975, lorsque le conservatisme ressort du réacteur thatchérien, enrichi et prêt à l'emploi, ce sont en effet les principes mêmes de redistribution et d'universalité qui sont mis en cause et non pas le

²² Magnoni D'Intignano, Béatrice. *La Protection sociale*. Paris, Le Livre de Poche, 1993.

²³ Titmuss Richard. *Essays on the Welfare State*. Londres, George Allen & Unwin, 1958.

caractère imparfait de ceux-ci. La virulence des discours consacrés à la politique sociale par les groupes de pression et les centres de recherche thatchériens fait apparaître le caractère très politique de la question. Le Welfare, la question de la redistribution de la richesse, constituent aujourd'hui deux des questions clés du débat idéologique. L'abandon du principe d'universalité comme doctrine officielle consacre peut-être le triomphe *post mortem* de Bismarck, mais c'est toujours contre la toile de fond beveridgienne que se déroulent les débats.

En effet, beaucoup plus fortement que sur le continent européen, s'exerce dans la Grande-Bretagne conservatrice l'influence idéologique des États-Unis d'Amérique. Vu des bas-fonds de Chicago, le débat entre système bismarckien et conception beveridgienne paraît singulièrement académique, une querelle de famille entre privilégiés. En effet, le vrai débat est celui qui oppose une conception du Welfare comme filet de sécurité ultime, et une vision des choses où la responsabilité de la collectivité s'exerce dès que nécessaire. En ce sens, nous avons là une opposition de fond entre conception américaine et une série de conceptions européennes, que l'on pourrait décrire comme correspondant à une économie sociale de marché, par opposition au libre jeu de l'économie capitaliste. Aux États-Unis, l'individu doit subvenir à ses propres besoins, par le truchement de l'assurance privée ; en deuxième ligne, il doit subvenir aux besoins de ses ascendants et descendants ; en troisième ligne, il doit se montrer charitable, conformément à la doctrine chrétienne. En fin de compte, si aucune de ces exigences ne peut être respectée, l'État assurera une couverture minimale aux nécessiteux. Malgré leurs différences, les Européens ont mis sur pied un système de protection sociale respectant grossièrement le principe d'universalité, très profondément influencé par les principes anglais, par les exigences morales beveridgiennes. Les rhétoriques gouvernementales ont le défaut de dissimuler souvent la proximité des politiques, ce qui, après une décennie de vents d'Ouest, a contribué à masquer leur caractère fondamentalement démocratique et égalitaire : le RMI est certes différent de l'*Income Support*, mais la distance entre les deux est infime comparée au gouffre qui nous sépare des États-Unis. Le souffle puissant qui a balayé l'Europe à la Libération, et auquel nous devons l'essentiel des acquis en matière de protection sociale, tire bien sûr son origine du combat contre le Nazisme. Il venait certes de la Résistance continentale, mais aussi des arsenaux de Sheffield ou des mines du Yorkshire. La spécificité de la contribution britannique à la reconstruction de l'Europe n'a pas toujours été évaluée à sa juste mesure. Qu'il s'agisse de la cogestion allemande, imposée par les forces d'occupation britanniques dans un secteur industriel qui avait puissamment soutenu Hitler, ou de la mise en place de systèmes de sécurité sociale, l'influence britannique fut considérable. Comprendre le

ressort idéologique et moral de ce mouvement de fond que fut le Welfare nous intéresse donc au premier chef, non seulement en tant que voisins curieux, mais qu'allocataires, usagers, gestionnaires ou tout simplement citoyens européens.

L'empirisme et le pragmatisme légendaires des Britanniques sont une source d'irritation constante pour les continentaux, en particulier les Français, qui, inversement, sont d'ailleurs considérés outre-Manche comme de charmants théoriciens préférant les généralités à l'étude sérieuse de la réalité. Les Marxistes, continentaux et britanniques, ont tempêté pendant plus d'un siècle pour inciter la classe ouvrière britannique, de loin une des plus organisées d'Europe, à aborder la question du pouvoir politique et à dépasser les questions pratiques qui l'absorbaient, comme les négociations salariales ou les conditions de travail. S'est donc imposée l'image d'un pays sans idéalisme, sans volonté émancipatrice, sans grandes exigences démocratiques, à l'exception des légendaires amazones aux oriflammes vertes et violettes, les pittoresques suffragettes qui ont fait et font encore les délices de ces machos de caricaturistes continentaux. Ceci est bien satisfaisant pour les Français, qui, a contrario, aiment se percevoir comme le sel de la terre ou des Gavroches en puissance.

L'originalité de la démarche britannique est d'allier l'empirisme avec une exigence éthique de réforme sociale qui ne s'appuie nullement sur une vision messianique de l'histoire ou sur une certitude de type positiviste, mais sur des principes simples. La force de la protestation morale sera d'autant plus grande que la collecte des données sera plus minutieuse. C'est ainsi que l'on aboutit à des accumulations impressionnantes de documents factuels destinés à apporter la preuve irréfutable du bien-fondé des positions réformatrices. Sidney et Beatrice Webb, dont le rapport minoritaire au sein de la Commission d'enquête royale sur la loi d'assistance et sur le soulagement de la misère, déjà évoqué, est un document fondateur de la politique sociale moderne, furent caricaturés en leur temps comme « d'ennuyeux collectionneurs de faits » (« *fact collecting drudges* ») par les jeunes Fabiens. L'ironie est que, à la tête de ce groupe de jeunes Fabiens se trouvait G.D.H. Cole, qui est le père du New Fabian Research Bureau, ancêtre d'un centre de documentation très actif à la gauche du mouvement ouvrier, le Labour Research Department, c'est-à-dire d'une institution dont l'objet principal est, depuis 80 ans, de collecter et mettre en forme des données factuelles destinées à alimenter les dossiers du mouvement ouvrier, et de ses héritiers. Et il est vrai que les syndicats britanniques se sont dotés d'appareils de recherche et d'instruments de documentation fiables inimaginables en France, où la rhétorique et la conscience de la tâche historique qui incombait au prolétariat ont rendu cela superflu. Dans le cadre d'une négociation, les syndicats britanniques sont évidemment des partenaires bien plus

difficiles, exigeants et compétents que leurs homologues français. Cole lui-même est d'ailleurs l'auteur d'enquêtes nombreuses et détaillées.

Il va de soi que les « principes simples », de « bon sens », qui ne sont pas sans rappeler la loi naturelle, n'ont précisément rien de naturel et sont eux aussi déterminés par le contexte politique, idéologique de leur gestation et les idiosyncrasies de ceux qui s'en réclament, sans parler des contingences tactiques et des coïncidences. Les historiens des idées savent comment des considérations d'ordre tactique et des contraintes objectives liées à un contexte particulier peuvent donner naissance à de grands principes qui sont dans un deuxième temps investis d'un caractère atemporel, magique et universel. Les déterministes, malgré toutes leurs maladresses et le passif symbolique que représente la transformation du marxisme en langue de bois et en discours de justification d'un régime despotique, ont eu beau jeu de démontrer les limites de l'empirisme et du « bon sens ». L'idéologie bien sûr trouve toute sa place dans ces analyses, et les Webb n'échappent pas à la règle. C'est ainsi que leur analyse de la loi sur les pauvres contient bien des contradictions. D'un côté, les Webb ne souhaitent nullement défendre le système qui est issu de la loi de 1834, et qui aboutit à la systématisation d'un système carcéral de contrôle des pauvres unique au monde, celui du *workhouse*. C'est en effet sur les décombres de ce système, décrié tant par les réformateurs sociaux que par les nostalgiques tories, que s'érigera le monde nouveau. Mais précisément, les Webb ne souhaitent pas se ranger du côté des nostalgiques de l'ordre ancien, issu d'Elisabeth I. Les critiques de la loi de 1834 rejettent en effet les principes du libéralisme et de l'utilitarisme, mais c'est au nom de la société organique, hiérarchisée, immobile, régie par une aristocratie consciente de son devoir moral. Les Webb vont donc reprendre, dans leur argumentation, la critique de la loi sur les pauvres dans des termes somme toute proches de ceux employés par Chadwick et par les artisans de la réforme de 1834, ce qui est une source de confusion. Le rapport incestueux du libéralisme et du jeune travaillisme apparaît très clairement. La critique sociale et historique elle-même est déterminée par celui-ci.

Les deux guerres mondiales jouent sur le plan social, politique et idéologique un rôle de catalyseur indéniable. A partir de 1917, le maître-mot en Grande-Bretagne est celui de « reconstruction », et les projets les plus divers fleurissent, du plus farfelu au plus ambitieux. Pendant cette période terrible sur le plan militaire, s'amoncellent sur les plaines françaises les monceaux de cadavres qui sonneront bientôt le glas du positivisme, cette croyance dans la marche ininterrompue du progrès dont la variante britannique, bien sûr moins antireligieuse que les conceptions de Comte, est inséparable du libéralisme. L'idée que, après la guerre, tout puisse recommencer comme avant est devenue insupportable. Lloyd George lui-même promet des « logements dignes de héros » pour les

combattants et leurs familles. En fait, ces espoirs, étayés par un très grand nombre d'études chiffrées, relayés par les plus grands noms des arts et des lettres, entretenus par les politiques de tous bords, seront amèrement déçus²⁴. Les années de l'entre-deux-guerres seront, à deux brèves et tragiques exceptions près, dominées entièrement par le parti conservateur. Le mouvement ouvrier, que beaucoup pensaient proche du but en 1918, se voit défaire à la fois politiquement, après son court passage au pouvoir en 1924 et la défection de son leader en 1931, et sur le terrain lors de la grève générale de 1926. La déception, la frustration de tout ce que le pays compte de militants ou d'experts engagés dans la perspective de la transformation sociale sera immense. Les années trente restent à tout jamais marquées dans la conscience collective de la gauche britannique comme une période noire, à la fois du fait de la crise et de l'absence de débouchés politiques. Les enquêtes locales sur le logement, présentées ici par Patricia Garside, seront d'autant plus importantes, que les seules possibilités d'action politique qui semblent s'offrir sont à l'échelon local, une situation que tous les mouvements ouvriers, en Europe, ont connue à un moment ou à un autre. De la même façon que le socialisme municipal a pu se développer à la fin du XIX^e siècle, c'est dans les municipalités ouvrières que l'expérimentation est possible. Un esprit de revanche sociale semble animer les conservateurs, après les grandes peurs de 1918 et 1926. Les ouvriers de la fabrication mécanique sont lockoutés sans faiblesse en 1920, le syndicalisme est banni de la fonction publique en 1926, et surtout, à partir de 1931, le *means test*, (vérification des ressources des allocataires), est brandi comme l'arme ultime contre la dérive fiscale.

Le ressort de toutes les enquêtes sociales, le moteur de l'entreprise beveridgienne sont à rechercher dans la profonde division de la société britannique. Sans le *means test*, jamais le principe d'universalité n'aurait connu la fortune qui fut la sienne. Issu des profondeurs abyssales de la société victorienne, il a le double avantage de limiter les coûts de l'aide sociale et de faire un subtil distinguo entre les pauvres « méritants » et ce que l'on appelle aujourd'hui les chômeurs professionnels. Inventé par la Charity Organisation Society, le principe consiste tout simplement à vérifier que les aides sont effectivement attribuées à bon escient. L'alliance de la bonne gestion et de la bonne conscience a assuré au concept une longévité remarquable au Royaume-Uni. Si aujourd'hui la visite des inspecteurs de la sécurité sociale est réservée aux populations dont la fibre morale est jugée a priori douteuse par les gouvernants, comme les mères célibataires, elle était beaucoup plus systématique dans les années 1930. On mesure mal l'humiliation que pouvait et que peut encore représenter la

²⁴ Voir par exemple Bertrand Russell : *Principles of Social Reconstruction*. Londres, George Allen & Unwin, 1918.

visite d'un inspecteur dans le foyer de chômeurs, chez les voisins et les commerçants du quartier. La dimension émotionnelle de la question n'apparaît pas nécessairement dans la rhétorique des enquêteurs, mais constitue un élément essentiel. C'est dans des textes à mi-chemin entre le journalisme et l'écriture littéraire, comme ceux de George Orwell, que cet aspect des choses est plus clair (voir *The Road to Wigan Pier* et *Down and Out in Paris and London*). Toutefois, comment comprendre l'engouement des centaines de volontaires qui participent au mouvement de «Mass Observation» qui est lancé à partir de 1937, si l'on ne prend pas la mesure de l'indignation qu'a suscitée la politique conservatrice ²⁵ ? Il s'agit d'apporter la preuve éclatante de l'existence d'une société vivante et méprisée par les gouvernants.

Lorsque les conditions politiques sont enfin réunies pour une mise en phase de la volonté officielle, de l'opinion des experts, de l'enthousiasme des chercheurs de base et bien sûr des attentes et des espoirs de la population, le terrain est plus que prêt, et le rapport Beveridge, comme nous le rappelle Andrée Shepherd, connaît la réception favorable que l'on sait. Le gouvernement de coalition saura utiliser les compétences d'intellectuels antifascistes qui avaient été tenus jusqu'à la guerre dans la plus grande suspicion par les Conservateurs, presque unanimement partisans de la politique d'apaisement. C'est ainsi que G.D.H. Cole pilotera, pour le compte du gouvernement, un projet d'enquête monumental, dérivé du rapport Beveridge et destiné à préparer la reconstruction sociale, connu sous le nom de Nuffield Survey. Ce travail fut peu exploité mais constitue une mine de documents. La plupart des réformateurs sociaux de l'après-guerre, comme Richard Titmuss, père de la politique sociale en tant que discipline universitaire, furent pendant la guerre promus et comme aspirés par les institutions. Le basculement de l'opinion britannique vers le parti travailliste en 1945 est en grande partie lié au succès de la plus célèbre des enquêtes sociales, le rapport Beveridge. Bien sûr, la nature éminemment politique de la guerre contre le nazisme imposait au gouvernement britannique d'éclairer la population et les forces armées sur des questions comme la nature exacte de la différence entre démocratie et totalitarisme ou la signification de la citoyenneté. L'Army Bureau of Current Affairs joua un rôle considérable dans ce domaine. Il n'est pas indifférent que l'extension de la notion de citoyenneté au domaine social date de cette époque. Le Welfare fait évidemment partie de ce mouvement général, et le rapport Beveridge fut amplement utilisé dans la propagande officielle pour démontrer la supériorité de la démocratie. Il fait peu de doute que, parmi les motivations des électeurs de 1945, se trouvèrent le souvenir des espoirs déçus de 1918, et la volonté de ne pas

²⁵ Cole, G.D.H. & M. *The Condition of Britain*. Londres, 1937.

voir réitérées les manœuvres qui, dans l'entre-deux-guerres, conduisirent à la marginalisation politique de la classe ouvrière et amenèrent le pays au bord du gouffre en 1939. L'enquête sociale a donc non seulement joué un rôle dans la préparation de la réforme sociale, mais également sur le plan politique général.

La période pendant laquelle se met en place le Welfare ne donne pas naissance à un grand nombre d'enquêtes, comme si les esprits étaient tournés vers l'administration des hommes et les énergies mobilisées par la gestion des choses. Il y a toujours un élément de critique implicite, de dénonciation, dans l'enquête sociale, même si le lecteur doit tirer lui-même les conclusions des faits qui lui sont présentés, et si la rhétorique reste froide. Il faut attendre la fin des années cinquante pour voir à nouveau une pléthore d'études en tous genres, allant du témoignage littéraire jusqu'à la collecte de données la plus scientifique. Deux débats, très liés entre eux, sont à la source de ce phénomène. Le premier concerne la nature de la structure sociale britannique : la classe ouvrière a-t-elle disparu ? Ou est-elle en train de disparaître ? Les barrières de classe sont-elles en train de tomber ? On reconnaît là l'influence des États-Unis, toute-puissante dans les années cinquante. Les problématiques scientifiques, les productions cinématographiques, les journaux, les discours des journalistes et les idées des politiques sont très fortement influencés par les États-Unis. Du fait de la guerre froide, une bonne partie de l'opinion britannique semble s'imposer d'adhérer à une nouvelle orthodoxie. Ceci ne signifie pas que la structure sociale britannique n'ait pas connu de changement dans cette même période, bien évidemment. Mais la façon dont le débat est abordé n'est pas innocente. Il s'agit d'épargner à la Grande-Bretagne les affrontements de classe qui sont le pain quotidien du nouvel ennemi, le communisme. Or, si celui-ci est faible en Grande-Bretagne, l'attachement d'une bonne partie du mouvement ouvrier à ses racines de classe, ne permet pas d'écarter totalement le spectre. Au-delà des partisans de Nye Bevan, ce sont les traditionalistes, partisans de l'affirmation des liens entre Labour et syndicats qui sont visés. On assiste donc à une offensive politique du courant dit « révisionniste », modernisateur, qui met réellement en cause l'identité sociale du peuple travailliste, en proclamant que la réforme de la société intervenue pendant les gouvernements Attlee, de 1945 à 1951, a été tellement radicale que les vieilles divisions n'ont plus cours ²⁶. C'est en réaction contre cette vision probablement très optimiste, cette idée qui ne peut que faire sourire le lecteur des années 1990, selon laquelle la hiérarchie sociale britannique serait en train de disparaître, que les enquêteurs vont reprendre leur bloc-notes et leur crayon. On connaît bien sûr la production littéraire, adaptée à

²⁶ Crossland, Anthony. *The Future of Socialism*. Londres, Jonathan Cape, 1956.

l'écran, d'un Sillitoe, qui démontre la persistance d'une culture ouvrière. On sait aussi que c'est à cette époque que naissent les « Cultural Studies », discipline qui recherche dans la culture la manifestation, ou la source, de la différenciation entre les groupes sociaux et étudie les stratégies individuelles et collectives d'adaptation et de résistance sur cette toile de fond. L'ouvrage de Richard Hoggart, *The Uses of Literacy* ²⁷, travail d'anthropologie culturelle unanimement salué, mais aux conclusions très ambiguës, est publié en 1957. Les enquêtes de Willmott et Young, présentées ici par Monique Curcurù, s'inscrivent dans cette tradition, et illustrent aussi l'approche britannique de l'anthropologie du monde contemporain. Celle-ci est délibérément qualitative et fera une place de plus en plus large aux questions culturelles. Le vif intérêt du grand public britannique pour la vie dans les quartiers populaires, évident dans l'étonnant succès de feuilletons télévisés interminables comme *Coronation Street* et *East Enders*, transparaît ainsi au niveau scientifique.

La deuxième idée des révisionnistes est bien sûr que le Welfare State contribue très efficacement au nivellement de la société, et joue un rôle redistributif important. De nombreux chercheurs, historiquement formés à l'école beveridgienne et partisans convaincus du principe d'universalité, s'attacheront à démontrer qu'il n'en est rien, et que la première étape de l'immédiat après-guerre devrait être suivie d'une seconde, si les idéaux doivent être sauvegardés. Ce débat, mené dans un premier temps par Titmuss et Abel Smith, sera poursuivi plus tard par les auteurs d'enquêtes faisant apparaître la réalité de la pauvreté, comme Ken Coates et Peter Townsend ²⁸. On peut rapprocher ceci bien sûr de la redécouverte de la pauvreté par les États-Unis de Lyndon B. Johnson. L'influence américaine reste encore très forte dans les années 1960, et ne déclinera significativement que dans les années 1970. On remarquera cependant qu'à la même époque la France connaît elle aussi une remise en cause de ses services publics, non pas sur la base d'une critique du principe égalitaire, mais précisément au nom de ceux-ci. C'est à cette époque que, statistiques en mains, des équipes de sociologues (Bourdieu et Passeron, Baudelot et Establet) accusent le système scolaire de perpétuer et « reproduire » la hiérarchie sociale en conservant jalousement les « héritages ». Il y a donc bien une coïncidence entre toutes ces remises en cause de la réalité du Welfare... au nom de ses principes fondateurs.

En Grande-Bretagne, ceci se traduit de façon originale, par la création d'une première association, le Child Poverty Action Group (CPAG), qui

²⁷ Ouvrage traduit en français par J.C. Garcias sous le titre *La Culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

²⁸ Abel-Smith, Brian & Townsend, Peter. *The Poor and the Poorest*. Londres, Bell, 1965 (Occasional Papers on Social Administration, n°1). Plus tard : Townsend, Peter. *Poverty in the United Kingdom*. Londres, Allen Lane, 1979.

City, comme nous le rappelle John Moore. Ce document curieux avait en fait un double objet. Il s'agissait d'une part d'inciter l'Église anglicane à repartir à la conquête des populations des centres villes, en voie de déchristianisation ou sollicitées par les innombrables églises et sectes qui foisonnent dans les quartiers noirs. D'autre part, ce rapport s'inscrit dans un courant général plus vaste, celui des Conservateurs «modérés», très critiques devant la dureté des options économiques et sociales du premier gouvernement Thatcher. L'Église anglicane n'est-elle pas appelée « le parti conservateur en prière » ? Une fraction de l'Establishment, incluant l'entourage de la famille royale, l'Église, les dirigeants du parti écartés par Margaret Thatcher dès son arrivée au pouvoir, ou à la suite des purges successives qui caractérisent le thatchérisme, se montrent sceptiques devant le bien-fondé de la politique monétariste qui est appliquée avec rigueur jusqu'en 1982. Le paternalisme bienveillant et respectueux des usages est jugé préférable au jeu de la libre concurrence entre individus prôné par le conservatisme anglo-américain des années 1980. *Faith in the City*, en s'attachant aux conséquences sociales et morales de la politique gouvernementale, dénonce en fait l'absence de fondement éthique du libéralisme sauvage. L'inflexion donnée à la politique économique à partir de 1983, et l'enthousiasme avec lequel les gouvernements Thatcher accompagnent et encouragent la reprise entre 1984 et 1988, au risque de provoquer, en 1988, une surchauffe inflationniste qui impose une nouvelle période d'austérité, ne sont pas étrangers au type de prises de position et de dénonciation dont le rapport anglican est représentatif.

Les enquêtes sociales ne sont jamais gratuites. Leur impact politique varie bien sûr considérablement. Entre le texte fondateur du Welfare moderne dans une bonne partie du monde développé et le document produit et distribué par une ONG, il y a un gouffre. Cependant, les enquêtes permettent toujours l'expression de la soif de justice et de l'idéalisme d'une partie des intellectuels et des militants sociaux britanniques même dans les périodes où ces attentes ne peuvent pas se concrétiser sur le plan politique, comme pendant les années de l'entre-deux-guerres ou sous les gouvernements conservateurs des années 1980 et 1990. Au XX^e siècle c'est l'accumulation et l'expression de ces attentes, l'étude précise, minutieuse, documentée des travers de la société britannique qui ont préparé les fulgurantes réformes dues au nouveau libéralisme avant la Première Guerre mondiale et au travaillisme de 1945 à 1951. La Grande-Bretagne a légué au monde à la fois la plus inhumaine des politiques sociales, dont le symbole le plus parfait et inégalé depuis l'esclavage est le *workhouse*, et le plus ambitieux et le plus démocratique des projets de couverture sociale. L'étude des enquêtes sociales permettra au lecteur de prendre la mesure de cette contradiction.

sera suivie de beaucoup d'autres, et qui consacre une bonne partie de ses ressources à organiser la collecte systématique de données et à présenter aux gouvernements des projets de réforme. On passe donc d'une logique de gestion à une logique de lobbying. Le CPAG et ses émules se situeront à partir de leur création à la fin des années 1960 et dans les années 1970, sinon dans l'opposition, du moins dans le camp des critiques de la politique gouvernementale, quel que soit le parti au pouvoir, ce qui sera fort délicat jusqu'en 1979. C'est d'ailleurs par une virulente campagne contre le Labour, intitulée « *The poor are Getting Poorer Under Labour* », (« Sous les travaillistes, les pauvres s'appauvrissent ») que le CPAG inaugurerá ses activités. Le champ universitaire n'est cependant nullement délaissé. L'osmose entre chercheurs ou militants du CPAG et université sera réalisée, certains auteurs du CPAG réintégrant l'université après quelques années de travail militant. La London School of Economics restera fort active dans ce domaine. Outre le champ de la politique sociale, celui de l'économie connaîtra un regain d'intérêt pour les questions de la pauvreté et de l'inégalité. Une modélisation du problème sera même proposée par une équipe réunie autour d'un grand nom de la science économique, A.B. Atkinson ²⁹.

Les enquêtes réalisées sous l'égide d'associations comme le CPAG sont tout aussi minutieusement effectuées et scientifiquement justifiées que celles qui émanent de centres de recherche universitaires ou de chercheurs isolés, mais leur objectif est plus clairement affiché. Il s'agit de mobiliser l'opinion publique et d'exercer une pression sur le gouvernement. La seule différence avec les travaux antérieurs est à rechercher dans l'affichage des intentions, et pas dans les intentions elles-mêmes qui restent en fait fort semblables. Il est à noter que les pressions exercées par les enquêtes du CPAG sur les partis politiques britanniques sont contrecarrées par des considérations dont nul ne peut faire abstraction. C'est évidemment le cas du parti conservateur, qui dispose en la matière d'une idéologie faite d'un mélange de principes victoriens et de recettes américaines ³⁰. Cependant, le parti travailliste, ayant perdu les élections de 1992 en raison des craintes que sa politique fiscale suscita chez les électeurs, n'est guère enclin à mettre en avant des projets ambitieux de réforme de l'aide sociale.

La nature extrêmement utilitaire et fonctionnelle de certaines enquêtes est illustrée par le rapport commandé par l'église d'Angleterre, *Faith in the*

²⁹ Atkinson, A.B. *Poverty in Britain and the Reform of Social Security*, Cambridge : Cambridge University Press, 1969 ; et, plus abordable pour un public non spécialisé, Atkinson, A.B. *Unequal Shares*, Harmondsworth, Penguin Books, 1972.

³⁰ Voir J.P. Révauger, « La politique sociale de John Major », *Annales de l'Université de Savoie*, (1993) ; Andrews, Kay & Jacobs, John, *Punishing the Poor*. Londres, Macmillan 1990 ; Bryson, Alec & Jacobs, John, *Policing the Workshy*, Aldershot, Avebury, 1992).

I. — LES STRATÉGIES DE L'ENQUÊTEUR

La volonté de comprendre

Françoise Barret-Ducrocq

Appuyer l'action politique sur la science du social. Cette proposition est implicite au grand mouvement d'exploration du continent de la misère. C'est elle qui sous-tend l'étude des classes populaires en Grande-Bretagne au XIX^e siècle. Il s'agit de comprendre dans tous ses aspects — économiques, moraux, humains — le phénomène de la pauvreté qui engendre, dans une société profondément transformée par la modernité des techniques et les exigences de la démocratie, un monde étranger et anarchique dont on soupçonne l'existence aux marges de la civilisation contemporaine. De l'investigation systématique de ce continent inconnu dépend, croit-on, la conception des interventions destinées à assurer la survie de l'ordre social.

Un phénomène nouveau : l'enquête sociale

C'est pourquoi, à partir des premières décennies du XIX^e siècle, se développe avec une ampleur jusque là inconnue l'étude des conditions de vie des classes pauvres par toutes sortes d'observateurs : philanthropes des organisations charitables, agents de l'Etat ou des pouvoirs locaux, écrivains, journalistes, sociologues. On cherche le plus souvent à déterminer les possibilités de réforme.

Les caractéristiques de ces populations altérées par l'évolution démographique et le développement économique sont-elles vraiment inconnues, ou feint-on de le croire pour justifier des méthodes d'investigation souvent contestables ? Il n'est pas interdit de le penser. Au point que tout au long du siècle chaque enquêteur se croit tenu de découvrir pour la première fois, l'étendue de la misère : toujours on s'étonne, toujours on plaint, toujours on s'indigne que soient ignorés par le reste de la nation les ilots de misère qui persistent dans un pays dont nul ne songe à nier la prospérité générale.

La paroisse St. Giles n'est que l'échantillon d'un vaste univers inexploré et supposé inexplorable par les classes supérieures et qui

s'étend derrière le paravent de leurs demeures respectables, gémit après tant d'autres une rédactrice de *The Book and its Missions*¹.

Propos qui rappellent ceux du théoricien et militant socialiste Friedrich Engels dans *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre en 1844* ou ceux du journaliste Henry Mayhew² et auxquels vont faire écho ceux du moraliste Andrew Mearns dans les années 1880.

La méthode

Indignation, sentiment de culpabilité. Reste la profonde détermination chez ces explorateurs des quartiers pauvres des grandes villes de se saisir avec une précision et une rigueur scientifiques de la réalité sociale. Cette volonté de comprendre se manifeste par un choix positiviste de méthodes quantificatrices nouvelles pour apprécier les phénomènes sociaux : recensements de certaines catégories de la population³, enquêtes parlementaires dans tous les domaines d'activité économique et sociale, rapports annuels de la Poor Law Commission et du Poor Law Board, puis plus tard du Local Government Board, études précises et volumineuses des officiers de la Loi des pauvres et des inspecteurs de commissions scolaires, rapports de l'infatigable Royal Statistical Society qui, sous la houlette de R. Giffen, enregistre tout, comptabilise tout, rapports de la Société des Officiers de Santé qui étudient la densité de la population⁴, calculent paroisse par paroisse les taux de décès, de naissances, de mariages, ou présentent des bilans épidémiologiques en fonction des saisons.

A cette foison d'enquêtes officielles s'ajoute, il convient de le rappeler, une multitude d'estimations chiffrées élaborées par les associations charitables privées⁵ ou établies par des observateurs qu'il faut tenir, par l'utilisation qu'ils font de techniques d'investigation systématiques, pour les précurseurs des sociologues modernes. Citons Henry Mayhew, Charles Booth, Benjamin Seebohm Rowntree, mais

¹ *The Book and Its Missions*, « The London Heathen and their Missionaries », A/RNY/96, 1860, p. 125.

² Henry Mayhew, *London Labour and the London Poor*, [London, 1861-1862], 4 vol., rémpr. New York, Dover Publications, 1968.

³ Notamment les rapport des recensements ecclésiastiques publiés en 1851 ainsi que les rapports statistiques du *British Weekly* en 1866-1867 ou du *Non Conformist* en 1877.

⁴ Cf Françoise Barret-Ducrocq, *Pauvreté, charité et morale à Londres au XIXe siècle, une sainte violence*, Paris, PUF, 1991, pp. 17-20.

⁵ Ainsi la *Note sur la Condition des personnes qui travaillent dans de nombreux métiers à Londres*, publiée par les soins de la London Bible and Nurses Mission. Elle se compose de fiches aux rubriques classées par ordre alphabétique, destinées à informer les visiteuses des pauvres sur la situation exacte des femmes avec lesquelles elle sont en contact.

aussi, pour quelques-uns de leurs essais, James Grant ⁶, Arthur Sherwell⁷, Maud Pember Reeves.

Un phénomène d'une ampleur sans précédent

Pour mener à bien cette entreprise et pour en savoir toujours davantage sur l'objet étudié, de nombreux dispositifs sont mis en place afin d'observer les populations concernées dans leur milieu naturel — logements, lieux de travail ou de divertissement.

Jamais les habitants des quartiers pauvres anglais n'auront autant été « visités » et par autant d'organismes différents que dans cette période où se développe une approche scientifique de l'étude de la société. Ce n'est pas que dans les siècles passés, on ait ignoré l'existence de la pauvreté et ses conséquences sociales et politiques. Mécènes et philanthropes aristocratiques réservaient une part importante de leurs revenus au bien public et à des fondations charitables. On se souvient que la Grande-Bretagne est le premier pays au monde à avoir édicté au tout début du XVII^e siècle une loi d'assistance publique. Les Eglises et notamment l'Eglise anglicane, par l'intermédiaire du pasteur du village, étaient présentes auprès des plus pauvres.

Mais entre recevoir de temps à autre la visite de la famille du pasteur qui apporte dans un grand panier de quoi donner un peu de bien-être matériel et être soumis au flot incessant de visiteurs et d'enquêteurs qui parcourt les quartiers populaires dans le double but d'étudier leurs mœurs et de les réformer, il n'y pas de commune mesure.

Il faut se représenter que ces enquêtes chiffrées accompagnées de commentaires précis sur les conditions de vie des pauvres gens qui font la joie et l'étonnement de l'historien et du sociologue, sont le résultat de recherches passionnées et d'un nombre inimaginable d'entretiens.

Coupés des pauvres au sens où ceux-ci habitent désormais des quartiers éloignés des leurs, les Victoriens aisés le sont certainement davantage que ne l'étaient leurs ancêtres lorsqu'ils partageaient le même village ou la même petite ville. Mais la circulation entre les classes sociales au XIX^e siècle a été sous-estimée. Elle suit un double mouvement : du peuple vers les quartiers riches où il se rend régulièrement pour vendre ses services et des victuailles dans les vastes demeures victoriennes, et des quartiers aisés vers les taudis et les rues populaires lorsque missionnaires, journalistes et sociologues y cherchent matière aux enquêtes statistiques, ou aux essais journalistiques, plus

⁶ James Grant, *Lights and Shadows of London*, 2 vol., London, 1842. *The Great Metropolis*, 2 vol., London, 1837.

⁷ Arthur Sherwell, *Life in West London, A Study in Contrast*, London, 1897.

souvent encore, afin de mettre en oeuvre une action philanthropique.

À partir des années 1830, c'est un défilé incessant de missionnaires, d'organisations privées et d'agents de l'État qui sillonnent «le continent noir». Ainsi, à Londres, des milliers de visiteurs de la London City Mission, de la London Bible and Nurses Mission, de la London Female Penitentiary, de la London by Moonlight Mission, de The Female Preventive and Reformatory Institution, de The Female Mission to the Fallen, de The Charity Organisation Society, de la Salvation Army etc...⁸

Dans la seconde moitié du siècle, la London City Mission à elle seule effectue plus de 200 000 visites par an. Les rues, les impasses des quartiers populaires reçoivent la visite de missionnaires, logement par logement, famille après famille. On se rend dans tous les lieux fréquentés par les classes laborieuses — tavernes, pubs, usines, ateliers, boutiques. Le chroniqueur de la London City Mission, John Weylland, évoque par exemple des visites chez des travailleurs dans une manufacture de vitraux ou dans une grande usine de pianos :

Ces missionnaires ne sont que 339 et on aurait besoin d'un renfort égal en nombre. Chacun a un secteur de 500 familles et ne peut rendre visite à chacune d'elles avec quelque efficacité qu'une fois par mois. Leur domaine d'action ne cesse de s'accroître car la population de Londres a augmenté de 60 000 habitants encore au cours des douze derniers mois, en partie à cause du retour de nos soldats de Crimée. L'esprit ne peut que gémir sous l'effet de cet accroissement quand on se rend compte de tout ce qu'il implique⁹.

La conception que se font les associations charitables de l'aide aux indigents est nouvelle. Rendre visite aux pauvres dans leur logis répond certes à la prescription biblique et depuis longtemps, les sociétés visitandières ont érigé en système ce devoir de tout bon chrétien. Mais au XIXe siècle, on introduit deux éléments nouveaux : l'entretien individuel pendant lequel celui qui est interrogé a l'injonction de se confier, de se révéler entièrement et le rapport quotidien qui, colligé en publications mensuelles ou annuelles, comprend des histoires de cas exemplaires, des réflexions d'ordre éthique ou administratif, des analyses chiffrées concernant les populations visitées¹⁰.

⁸ Voir Françoise Barret-Ducrocq, *op. cit.*, pp.99-121.

⁹ « These missionaries are in number only 339, and as many more are needed. Each has an allotment of 500 families, and can only visit these singly and effectually about once in a month. Their sphere of labour is perpetually enlarging, for the population of London is increased by 60,000 even in the last twelve months - an increase partly owing to the return of our soldiers from Crimea. The mind groans under the added figures when all that they involve is realised » (*The Book and its Mission, Past and Present*, 1856, p.125).

¹⁰ R.W. Vanderkiste, un ancien visiteur de la London City Mission rappelle non sans une

Ces rapports d'activité sont souvent formés de notes succinctes qui font le point sur les visites effectuées, décrivent les personnages rencontrés et leurs réactions. Dans le cas de la London City Mission tout est consigné en une accumulation d'histoires de cas et de bilans partiels dans les 1180 pages in-4° sur double colonne correspondant à 3 volumes in-8°, chaque volume comprenant plus de 500 pages imprimées ¹¹.

Aux enquêteurs de ces sociétés missionnaires, il faut ajouter les visiteurs de centaines d'autres institutions philanthropiques qui sillonnent la capitale en ouvrant partout écoles et refuges et à partir de la fin des années 60 ceux de la Charity Organization Society et de l'Armée du Salut. Ajoutons aussi les représentants des différentes Eglises, entraînés dans la même oeuvre de « reconquête » des quartiers misérables ¹². Ajoutons enfin les représentants des pouvoirs publics : inspecteurs chargés de contrôler la densité des habitations ¹³ des logements des pauvres, administrateurs de la Loi des pauvres, inspecteurs des commissions scolaires. Ces derniers sont tenus d'enquêter dans chaque famille ouvrière, dans chaque maison, dans chaque rue, deux ans avant que les enfants soient d'âge scolaire :

Les inspecteurs de la Commission scolaire se partagent un travail de visite porte à porte. Chaque rue, chaque maison est consignée dans leurs livres. On y trouve tous les détails concernant les familles comportant des enfants d'âge scolaire. Ils commencent de prendre en compte les enfants de trois ou quatre ans avant qu'ils n'atteignent l'âge de la scolarité et ils gardent dans leurs livres la trace des enfants qui ont quitté l'école. La plupart de ces inspecteurs travaillent dans le même secteur depuis des années et connaissent parfaitement les gens ... leur travail les maintient donc en relations permanentes et naturelles avec

certaine fierté rétrospective, la quantité de travail que ce seul exercice demandait : « Je n'ai trouvé aucune difficulté à écrire ce memorandum parce que les principaux détails que je donne et beaucoup d'autres, ont été écrits par moi sept fois, sans compter ce memorandum. Il y avait d'abord mon journal personnel, deuxièmement une copie pour la mission, troisièmement un résumé du travail du mois, quatrièmement la copie, cinquièmement la copie de ce résumé destiné à la mission, sixièmement un résumé annuel de mes efforts de l'année et septièmement la copie de ce rapport destiné à la mission » (R.W. Vanderkiste, *Notes and Narratives of a Six Years' Mission Principally among the Dens of London*, London, 1852).

¹¹ The London City Mission, *The Ninth Annual Report*, 1844, p.22.

¹² Elles ne produisent pas, à ma connaissance, des études statistiques proprement dites mais elles sont ici évoquées car elles constituent une présence « étrangère » de plus au sein des quartiers pauvres.

¹³ Les lois sanitaires de 1848 et de 1866 et les lois sur le logement (1851, 1868 et 1875) leur font devoir d'imposer que les immeubles soient régulièrement lavés et nettoyés, de limiter le nombre d'habitants par chambre et d'édicter tout règlement jugé « nécessaire au maintien de la santé et de la décence » (John Simon, *First Annual Report*, London, 1854 (1849) et *Transactions of the Society of Medical Officers of Health, Session 1883-84*, « Suggestions for the amendment of the Artisans Dwelling Acts », by J.W. Tripe, MD, MRCP, Edin., Medical Officer of Health for Hackney, p.32).

toutes les classes de la population ¹⁴.

Il faut entendre au XIX^e siècle deux acceptions du mot «enquête» : celle qui résulte d'un mouvement de l'enquêteur vers l'enquêté, et celle qui provient de la collecte des informations réunies à l'occasion d'audiences du bureau de la Loi des pauvres ou des commissions scolaires ou du comité de l'hôpital des Enfants-Trouvés ¹⁵. Dans le second cas le contact entre enquêteur et enquêté est de nature apparemment différente et a été préparé par une convocation.

Cet interrogatoire-là ne se fait pas de manière aussi intempestive et inopportune. Il faut souligner toutefois que ce moyen d'accéder à une certaine connaissance de la vie des pauvres n'est jamais considéré comme suffisant et est alors renforcé par une ou plusieurs enquêtes à domicile.

Le droit de voir et de savoir

Aller vers les pauvres, je l'ai rappelé plus haut, est considéré comme un devoir primordial pour les nantis comme pour les représentants de l'Etat, les représentants des Eglises et des mouvements moraux, ainsi que pour les savants. Ce postulat entraîne que les populations concernées acceptent de se soumettre au regard et aux questions de leurs supérieurs sociaux. C'est du moins le principe qui semble commander le rapport entre enquêteur et enquêté. L'extrême facilité, la familiarité même des rapports entre questionneur et questionné, lors des visites à domicile ou au cours de rencontres fortuites dans la rue ou dans le cadre d'audiences officielles, est remarquable. Certainement, cette proximité naturelle ne s'explique pas tout à fait par une insolence de classe, elle ressort d'une époque où le sens de la vie privée et des protections qui l'entourent n'est pas développé de façon uniforme dans toutes les classes de la société.

Ainsi, Arthur Munby, infatigable mémorialiste des gens du

¹⁴ « The School Board Visitors perform amongst themselves a house-to-house visitation. Every house in every street is in their books, and details are given of every family with children of school age. They also begin their scheduling two or three years before the children attain school age, and a record remains in their books of the children who have left school. Most of the visitors have been working in the same district for several years, and thus have an extensive knowledge of the people...thus their work keeps them in continual and natural relations with all classes of people » (Charles Booth, « The Inhabitants of Tower Hamlets (School Board Division). Their Condition and Occupations », *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 50, 1887, p.327).

¹⁵ Je n'indiquerai ici que pour mémoire les enquêtes de l'Hôpital des Enfants-Trouvés qui exigent en contrepartie de l'aide qu'ils dispensent aux mères célibataires, un récit exhaustif de leurs rencontres amoureuses et la fréquence de leurs rapports sexuels. cf *L'Amour sous Victoria, sexualité et classes populaires à Londres au XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1989.

peuple, aborde-t-il sans réticence des centaines d'inconnus qu'il interroge longuement :

Bien avant que nous soyons arrivés à son domicile, nous étions devenus tout à fait amis ; elle m'avait raconté la moitié de sa vie et j'étais tombé sous le charme de sa franchise ingénue..., relate Munby, lors d'une de ses habituelles quête d'informations, dix minutes suffisent à devenir ami avec une petite bonne... ¹⁶.

Un autre jour, c'est une robuste jeune fille qu'il interroge sans relâche sur son métier et sur son salaire. Tout journaliste ou essayiste, tout fonctionnaire, tout missionnaire, se sent autorisé à aborder celui que son aspect extérieur désigne comme un sujet d'étude ou de réforme susceptible de l'intéresser. Si les contacts dans la rue sont aisés, pénétrer dans les logis ne l'est pas moins. A la ville comme à la campagne, on n'hésite pas à frapper à la porte des plus pauvres et à entrer chez eux au seul prétexte de leur apporter la bonne parole, ou de les interroger sur leur mode de vie. C'est ce que fait Munby souvent lors de ses villégiatures dans la région de York où résident ses parents. Lorsque l'envie le prend, il entre dans les fermes et se fait expliquer longuement le type d'activité qu'on y mène. De même, pour écrire les quatre tomes de sa grande étude sur *London Labour and the London Poor*, Henry Mayhew visite entre 1844 et 1845 des centaines de logements de marchands ambulants (*street-sellers*) : « La femme habitait dans une vaste pièce aérée, bien éclairée, au premier étage («le salon» comme elle me dit en riant de sa propre plaisanterie) et je la surpris en train de disposer sur la table un repas savoureux ...» ¹⁷. L'attitude amusée de la bonne femme montre combien ces interventions étaient intégrées à la vie sociale de l'époque.

Il faut dire que les demeures des pauvres sont d'un accès apparemment facile. Au bout de la volée de marches à moitié défoncées, il suffit de pousser une mauvaise porte qui souvent n'a même plus de verrou et l'on est de plain-pied dans la pièce unique où l'on croit pouvoir lire d'un seul coup d'oeil la situation économique de la famille, ses goûts, ses vertus ou ses vices. L'enquête (ou ne faudrait-il pas dire l'interrogatoire ?) n'a souvent pour but que de corroborer cette image première, si bien que l'étonnement est immense lorsqu'on découvre que telle femme dont l'intérieur est impeccable et qui manifeste dans les moindres détails le respect de l'ordre établi n'est en fait qu'une païenne qui refuse Dieu, et que telle autre si bien mise, si jolie, entourée de ses deux petites filles aux têtes bouclées, cache sous ses dehors respectables une vie de prostituée.

¹⁶ Arthur J. Munby, *Diaries*, 1er janvier au 31 mars 1862, p.57-58.

¹⁷ « The woman lived in a large airy room on the first floor (« the drawing room » as she told me laughing at her own joke) well lighted...and I found her laying out the savory smelly dinner looking most temptingly clean » (Henry Mayhew, *op.cit.*, vol. I, pp.47-48).

On touche là à l'une des grandes angoisses de ceux qui tentent d'approcher les pauvres ; par-delà l'apparente simplicité des contacts, le monde que l'on tente de définir se métamorphose au fur et à mesure en un univers de brumes où tout se déforme, où tout n'est qu'apparence. Duplicité, tromperie sont au centre des rapports qui lient les enquêteurs et leur objet d'enquête :

- Est-il aussi pauvre qu'il en a l'air ou bien trouve-t-il dans la mendicité une source de revenus facile ?

- Est-il malade et chômeur ou simplement paresseux ?

- Sont-ils en conformité avec la loi sociale et la loi religieuse et leur couple a-t-il été béni par le prêtre, ou vivent-ils dans un concubinage éhonté ?

- Un homme est-il légalement marié, ou pratique-t-il la bigamie, cet art si répandu dans les grandes villes agitées de mille ruptures du XIX^e siècle.

«On doit trop souvent faire face à la duplicité des inférieurs ou de leur entourage et il est nécessaire de faire preuve de beaucoup de discernement à la fois dans ce que l'on dit et dans ce que l'on fait.»¹⁸, se plaint une visiteuse de la London Bible and Nurses Mission. Une autre fait état des pièges que les pauvres tendent aux riches : «Car lorsqu'ils me parlent, ils ne s'adressent pas à moi comme à des «messieurs» qu'ils pourraient duper, je connais leurs stratagèmes».¹⁹

Pour partie, l'attitude de certaines organisations qui fondent leur action sur des interrogatoires individuels destinés à mesurer le plus précisément possible les besoins et les manques, les vertus et les vices de ceux qu'ils cherchent à secourir, s'explique par l'appétit nouveau d'accéder à un véritable savoir social. Connaissance objective des données économiques, de l'état des mœurs, de l'état des âmes. C'est pourquoi les observateurs sont obsédés par le décalage éventuel entre apparence et réalité, entre ce que l'on pense voir et ce qui échappe à la sagacité, entre ce qui est donné à voir et ce qui est caché.

De Dickens à Octavia Hill, cette idée alimente nombre d'écrits consacrés à l'escroquerie à la misère et à la charité. Ainsi en va-t-il des faux indigents dont l'unique préoccupation est d'obtenir une aide financière sans jamais travailler. Les légions menaçantes de ces

¹⁸ « Too often one has to contend with the untruthfulness either of the invalid or of those around them, and it is necessary to exercise much discretion, both in word and deed » (*God's message in Low London*, « Link after link ; in Bible-women Nurses », 1871, p.47).

¹⁹ « For when they speak to me it is not as to gentlefolks, whom they could deceive. They know I know their ways... »

professionnels du mensonge brouillent aux yeux des observateurs l'image exacte de la réalité sociale.

De la fin du XVIII^e siècle à la veille de la première guerre mondiale cette préoccupation demeure. Un ouvrage illustré par George Cruikshank dans les années 1840 décrit «les milliers et les dizaines de milliers de personnes qui dans ce pays vivent, selon l'expression, d'expédients et dont le métier est l'imposture. Le fabricant de lettres de recommandation, le quémandeur obséquieux... le marchand d'allumettes et chanteur de ballade qui réunit en une seule profession les quatre vocations lucratives qui consistent à mendier, vendre, chanter et voler »²⁰.

La crainte de ce qui est inconscient, ou à dessein caché à l'observateur qui cherche à saisir la vérité, apparaît dans la conception même de la Poor Law. Et la Charity Organisation Society va construire au milieu du siècle un système coûteux et très contraignant à seule fin d'interdire toute assistance à ceux qui ne le méritaient pas.

Le romancier Arthur Morrison souligne la difficulté pour les interlocuteurs des classes moyennes de situer les différentes strates formées à l'intérieur des classes laborieuses. Il se moque de certains explorateurs de l'East End qui croyaient avoir rencontré la lie de la société et retournaient chez eux convaincus d'une amélioration notable du sort des masses quand ils n'avaient fait qu'apercevoir un petit groupe sans caractère représentatif :

Les misérables qui encombraient ces réunions de bienfaisance étaient des fils de négociants, de petits-commerçants avec leurs familles, et des employés de bureaux tirés à quatre épingles, auxquels se mêlait à l'occasion un jeune artisan à l'esprit vif appartenant à l'un des métiers plus particulièrement respectables²¹.

La peur de l'autre

Cette crainte obsessionnelle d'être floué, au moment où l'explorateur se trouve dans la position du scientifique ou du moraliste est nourrie par la formidable différence entre les conceptions des riches et des pauvres concernant l'hygiène, les tenues vestimentaires, les moeurs, la

²⁰ « The thousands and tens of thousands who exist in this country by what is called their wits — whose trade is imposture. The flash letter-writer and the crawling supplicant... the match-seller and ballad-singer, whose convenient profession unite the four lucrative calling of begging, selling, singing and stealing » (Anon., *Sins of London Laid Open, A Pocket Companion for the Uninitiated, embellished with humorous illustrations by George Cruikshank*, London, 1848, p.13).

²¹ « The wretches who crowded those benefits were tradesmen's sons, small shopkeepers and their families, and neat clerks, with here and there a smart young artisan of one of the especially respectable trades... » (Arthur Morrison, *A Child of the Jago*, London, 1907).

nourriture, l'éducation etc... Pour savoir ce qui se passe chez les « misérables », il faudra dominer la peur et la répulsion que produisent promiscuité, haillons, odeurs, saleté, chancres et maladies. Même si on est loin encore de la chasse aux odeurs et aux bruits que les découvertes techniques modernes ont accélérée, il s'est en effet développé depuis quelques décennies, dans les milieux cultivés, des notions jusque là inconnues de bienséance telles que l'intimité de l'individu, du couple ou de la famille. De nouveaux tabous, un nouveau sens de la civilité privatisent au nom de la pudeur, de la morale et de l'hygiène, la plupart des fonctions naturelles et l'exposition des corps. Un souci nouveau de protection des enfants se développe. Dans les classes populaires, du fait de la pénurie des logements, de la rigueur du climat, de l'insécurité, mais aussi du manque d'éducation, de l'attachement à la vie communautaire, de la grégarité des activités de la vie quotidienne et des loisirs, les raffinements nouveaux et l'individualisme sur lequel se fonde la nouvelle société sont bien évidemment battus en brèche. Voici le témoignage d'une visiteuse des pauvres :

Il n'y a rien d'autre pour s'asseoir qu'une vieille caisse en bois. Derrière cette caisse se trouvait un tas de haillons et tandis que j'étais sur le bord de ce siège une partie de ma robe le toucha ; je dois avouer que je ressentis de la réticence devant un voisinage aussi suspect. Les haillons qui étaient à côté de moi s'agitèrent et j'eus presque peur en voyant s'en extraire la tête ébouriffée et le visage mal rasé d'un homme²².

ou encore :

Je visitai un endroit horrible où beaucoup n'osaient pas s'aventurer. Avec l'aide de Dieu je bannis toute crainte et parvins au logement que je cherchais. Je ne pus m'empêcher de ressentir une certaine nervosité en voyant apparaître des femmes...²³.

Pour les observateurs, à deux notables exceptions près — celle de Mayhew et celle de Booth — la perception du monde ouvrier est intolérable parce qu'il ne possède aucune des vertus qui ordonnent l'univers des classes privilégiées.

²² « An old box is the only seat we can take, and the woman will be disturbed if we do not sit down. A scatter of rags was behing this box, and as I sat on its ends, my dress went partially over them ; I confess I shrank from such suspicious neighbourhood... The rags beside me moved, and I was almost frightened to see a man's rough head and unshaven face come out at one end » (*The Book and its Mission*, « A Recent Walk in St. Giles's » A/RNY/97,1861).

²³ « I visited a dreadful place where many dare not venture. By God's help I banished fear, and gained access to the dwelling I was in search of, felt somewhat nervous at the appearance of women... » (*The Book and its Mission*, « Unity of Aim », A/RNY/97, 1861, p.311).

Chez Mayhew, passionné de « sociologie urbaine », il n'y a pas trace de ces sentiments de répulsion si communs à l'ensemble des observateurs des classes laborieuses. La malpropreté ou la fumée qui envahissent les logements et souillent les corps est un élément de décor pour l'anthropologue qui s'attarde longuement et avec une précision scientifique, sur les différents types de poussières et de boues que l'on trouve dans les rues londoniennes ²⁴. La solidarité, l'honnêteté, le courage du petit peuple urbain sont maintes fois soulignés :

L'héroïsme des pauvres est de nature à étonner les moins imaginatifs. Nulle part à Londres la vertu des plus humbles - jeunes et vieux - n'est plus éclatante que parmi les marchandes de cresson du marché de Farringdon ²⁵.

Quant à Charles Booth, il présente du peuple un tableau nuancé où la finesse de l'observation tranche avec l'hystérie des habituelles vitupérations. Les notations physiques peu abondantes révèlent parfois « un petit homme jovial » ²⁶ ou « un très bel homme » ²⁷. Les traces de saleté ou les détériorations du paysage ont une explication logique, qui, si elle les lie à l'oisiveté ou à une quelconque insuffisance de caractère, les dépouille pour partie de leur caractère repoussant :

L'une des choses que l'on remarque dans les rues des quartiers pauvres, est la marque imprimée sur l'extérieur des maisons. Tout le long des façades, à peu près à la hauteur des hanches, on peut voir une large trace sale qui marque l'endroit où les hommes et les jeunes gens ont constamment l'habitude de s'appuyer, légèrement penchés en avant, la pipe au bec, occupés à regarder tout ce qui se passe dans la rue, tout en faisant tomber avec la main ou le pied le mortier qui joint les briques au dessus ou au dessous de cette marque ²⁸.

Les autres enquêteurs sont, eux, avant tout frappés par la difformité des pauvres auxquels ils s'adressent. C'est par exemple un sauvage, un

²⁴ Henry Mayhew, *op. cit.*, vol. II, pp. 187-188.

²⁵ « The heroism of the unknown poor is a thing to set even the dullest marvelling, and in no place in all London is the virtue of the humblest — both young and old — so conspicuous as among the watercress buyers at Farringdon-market. » (Henry Mayhew, *op. cit.*, vol. I, p. 149).

²⁶ Albert Fried and Richard Elman, eds., *Charles Booth's London*, London, Pelican, 1971, p. 149.

²⁷ Albert Fried and Richard Elman, *op. cit.*, p. 155.

²⁸ « A noticeable thing in poor streets is the mark left on the exterior of the houses. All along the front, about on a level with the hips, there is a broad dirty mark, showing where the men and lads are in the constant habit of standing, leaning a bit forward, as they smoke their pipes, and watch whatever may be going on in the street, while above and below, the mortar is picked or kicked from between the bricks » (Albert Fried and Richard Elman, *op. cit.*, p. 288).

cannibale venus de confins barbares où rien ne se perçoit plus des valeurs qui régissent la société victorienne :

...Que certains de nos législateurs viennent donc nous accompagner un dimanche dans les rues de Poplar, suggèrent les soldats de l'Armée du Salut, et ils verront des hommes et des femmes qui ressemblent davantage à des cannibales en furie qu'à des Anglais civilisés ²⁹.

Ils condamnent la bestialité de leurs manières et de leurs mœurs :

Les enfants qui naissent au rythme de lapins de garenne meurent dans la petite enfance, écrit John Simon ³⁰, ou encore : Il n'est pas rare de trouver trois ou quatre familles agglutinées dans une pièce de douze pieds carrés ou même moins.... des hommes, des femmes, des enfants remplissent le même espace nuit et jour dans une promiscuité digne du bétail ³¹.

De même, Morrison note :

Ici s'étend le Jago, un nid de rats, de rats qui se reproduisent comme seuls les rats savent le faire ³²

L'impression d'une pollution physique et morale qui risque d'atteindre l'observateur lui-même est présente dans tous les textes. Jules Vallès, exilé politique à Londres, décrit son dégoût en ces termes :

On sent tout à coup venir une odeur de drap pourri, de fange cuite, c'est qu'il y a une *lane* ou une *court*, quelque passage infect où grouille une tribu de misérables. On peut les voir du trottoir, sans entrer, comme on guigne une punaise dans une fente ³².

Souvent à ce sentiment de répulsion première se mêle la peur. Peur de la contagion physique tout d'abord : les eaux ménagères et pluviales qui dévalent encore librement le long des ruelles exhalent une atmosphère méphitique dont le caractère dangereux est corroboré par le taux de morbidité ou les épidémies. Londres, comme toutes les grandes villes du XIX^e siècle, manque d'hôpitaux, de cimetières, de chantiers d'équarrissage, de bains publics, de lavoirs. Un grand nombre de maisons ne possèdent qu'une seule latrine pour tous leurs habitants. Beaucoup n'ont que des

²⁹ «...Let some of our legislators come with us on a Sunday into some streets of Poplar and they will see men and women more like infuriated cannibals than civilised Englishmen » (*The Christian Mission Magazine*, 1878, p. 90).

³⁰ « The children who are reproduced with the fertility of a rabbit-warren, perish in early infancy » (John Simon, *op. cit.*, p. 38).

³¹ « It is no uncommon thing, in a room of twelve feet square or less, to find three or four families styed together... filling the same space night and day — men, women, children in the promiscuous intimacy of cattle » (John Simon, *op. cit.*, p. 148).

³² Jules Vallès, *op. cit.*, pp. 366-367.